



NOUVELLE DIVAGATION ⁽¹⁾

A M. Robert Godet.

J'AVAIS presque perdu l'espoir de revoir jamais Monsieur Croche. A le guetter vainement dans tous les lieux où les plus nobles symphonies se font entendre, j'en vins à prendre en grippe les grands théâtres, les grands concerts et généralement ce qu'on a accoutumé d'appeler la bonne musique. En sorte que je finis par échouer, l'autre soir, au promenoir d'un grand *music-hall* de Montmartre. Il ne faut pas se faire illusion sur le peu de sécurité qu'offre un tel refuge. Le pire snobisme a gagné ce séjour autrefois innocent, et c'est à la porte du Moulin-Rouge que M. Roger Allard se fit naguère arraisonner par le Peintre, le terrible peintre d'avant-garde qui lui confia que "l'on pourrait faire des choses épatantes avec ça", et que "si les entrepreneurs de spectacles n'étaient pas des imbéciles, on verrait ce qu'on verrait".

Plus heureux que M. Roger Allard, je ne rencontrai aucun ar-

tiste parmi les péripatéticiens. Séduit d'abord par un aimable brouhaha, je ne distinguai sous la lumière rose que le va-et-vient des Américains placides et des jeunes femmes parfumées que Debussy avouait préférer aux "vieilles wagnériennes cosmopolites".

Le souvenir de cette boutade ne m'eut pas plutôt égayé l'esprit que je me heurtai à Monsieur Croche, en contestation, à son ordinaire, avec un cigare de mauvaise volonté.

Mon ébahissement fut extrême : non que la silhouette du fameux antidilettante me parût déplacée au Moulin-Rouge. Elle ne saurait l'être nulle part, Monsieur Croche ayant conservé "l'aspect correct et fantomal que l'on peut adapter à n'importe quel paysage sans en contrarier les lignes". Mais quoi ! retrouver fortuitement dans un lieu excentrique, un homme qu'on vient de réclamer sans succès à tous les endroits où l'on pensait qu'il eût ses habitudes...

— Comment ! m'écriai-je, vous ici, Monsieur, qui jadis...

— Où donc me vit-on jadis, repartit Monsieur Croche, suivre autre chose que mon plaisir ? Me ferez-vous l'honneur de me croire, Monsieur, quand je vous aurai dit que l'ordinaire des grands concerts ne m'offre plus beaucoup de surprises : les nou-

(1) Voir la Revue Pleyel, de Mars 1925.

veautés s'y sont fait bien attendre, cette année, par la faute de nos auteurs à ce qu'on assure : toujours est-il que la symphonie manque de bras.

Ajouterai-je que, rebuté trop souvent par le néo-classicisme un peu bien scolaire de vos cadets et dégoûté du debussysme académique de vos aînés, je trouve ici, outre l'exemple d'une virtuosité certaine, les rares agréments d'un debussysme qui ne laisse pas de conserver quelque fraîcheur.

Voulez-vous, Monsieur, que nous nous approchions ? Les Coloured Girls font précisément leur entrée, et pour accompagner ces beautés baudelairiennes, la musique elle-même a changé de couleur. Écoutons-la. Je ne voudrais faire aucune peine à M. Chantrier, ni à M. Scotto. Ils sont d'honorables praticiens et perpétuent avec franchise la tradition du café-concert. Si la *quarte et sixte*, cette bonne fille, fait toute l'élégance de leur harmonie, ils souffrent au moins qu'on bâillonne leur "piston vainqueur". Mais écoutons *Tea for two* qui rythme présentement les ébats des Coloured Girls.

— J'avoue, Monsieur, dis-je à Monsieur Croche, que la musique de M. Youmans me charme extrêmement ; mais à vous voir sacrifier sur les autels du *blues*, dois-je penser que votre nationalisme musical a perdu quelque chose de son intransigeance ? Car enfin...

— Mon nationalisme, répondit doucement Monsieur Croche, est fondé seulement sur l'amour que j'ai pour mon pays. Il n'entraîne de chauvinisme d'aucune sorte. Comment ne pas remercier les compositeurs américains des incomparables bienfaits qu'ils répandent chez nous ? Toute une évolution du langage musical, toute une révolution (qui est française en son essence, Monsieur), n'a pu imposer ses lois à notre grand public que par le truchement d'Irving Berlin, de Jérôme Kern et de leurs pareils. Avant la

guerre, les *neuvièmes* debussystes ne retentirent point, chez nous, hors des cénacles musicaux, car le véritable public musicien, en France, brille beaucoup plus par l'excellence que par le nombre. Le commun, qui ne tolère la musique qu'en assaisonnement de ses plaisirs, acquiert ici, à son insu, le premier rudiment d'une culture musicale qui se complètera devant l'écran des cinématographes. Car, à n'en pas douter, Monsieur, ce n'est point par *Briséis* ni davantage par *Pelléas*, c'est au travers de *Smiles* et de *Sirens Song* que le petit peuple de chez nous apprit à connaître Chabrier et Claude Debussy. Après avoir séduit notre public, la musique américaine a subjugué nos compositeurs, orchestrateurs et chefs d'orchestre [de *music-hall*], et certains ont fait des progrès si rapides que je m'étonne que vous n'en soyez pas plus inquiets. Rappelez-vous la musique que vous entendiez ici-même, il y a une dizaine d'années, et mesurez le chemin parcouru par des collègues que vous n'avez plus, en conscience, le droit de mépriser. Les meilleurs d'entre eux marchent à présent sur les talons des meilleurs d'entre vous, et j'aimerais, Monsieur, que les malheureux qui s'obstinent à tympaniser de leurs quintes augmentées et de leurs gammes par tons le public de Colonne et de Lamoureux ; que les maladroits qui découvrent la syncope et les *glissés* de trombone vinssent se persuader, auprès de nous que ce qu'on fait si bien ici n'est plus à faire ailleurs... Mais voici les Gertrude Hoffmann Girls...

Monsieur Croche jeta son cigare et mit au point ses jumelles. Je l'imitai.

— Il n'est personne, poursuivit mon compagnon, qui ne soit d'abord sensible à la vénusté de ces belles muses.

— Monsieur, fis-je, assez ému, je les prendrais plus volontiers pour des sirènes.

— C'est leur costume, Monsieur, qui vous induit en erreur ; mais elles-mêmes ne vous induiront pas en tentation. Inutile de

vous boucher les oreilles avec de la cire ; ce serait dommage. La voix de Miss Ferral vous trouble moins qu'elle ne vous surprend, n'est-il pas vrai ? Ses sœurs, croyez-moi, ne sont pas beaucoup plus dangereuses. Votre erreur vient de ce qu'elles ont toujours l'air de sortir de la mer retentissante. Filles d'Amphitrite, souples et froides comme leur mère, leur grâce athlétique n'a rien d'équivoque.

Danseuses, mais d'abord acrobates, elles savent imposer à leurs corps parfaits des mouvements et des rythmes qui les transfigurent en "monstres de grâce et de dureté", pour parler comme M. Paul Valéry, dociles seulement à la musique et à la géométrie.

Qui voudrait comparer cet art si pur à la mimique sentimentale ou sensuelle qui est bien l'expression la plus grossière et la plus basse de la danse ?

Vous venez d'admirer ces belles figures de proue : Florence, Margaret, Ferral, Catherine, Mary et Thelma, que le flot du *Webbing* sut balancer jusqu'au milieu de nous. Voyez maintenant ces brèves danses qui rompent pour un instant la discipline du groupe et permettent aux meilleures d'entre les Hoffmann Girls de s'abandonner un instant à leur fantaisie personnelle. Qu'elle est donc ordonnée cette fantaisie ! Qu'il est beau ce caprice qu'on pourrait proposer pour modèle à tant de chorégraphes "rythmiciens", psychanalistes, archéologues ou métaphysiciens, pour qui la danse n'est qu'un moyen d'expression ! La dure Florence, l'onduleuse Emma, l'espiègle Harriett, l'ironique Ferral, Ruth la grave et Margaret la bien potelée, font naître la plus belle harmonie de la plus grande exactitude, chacune tirant d'elle-même toute la beauté dont son corps est capable.

Tout à l'heure, ces différences individuelles sauront se fondre et l'admirable phalange des escrimeuses saura se plier tout entière aux ordres d'un rythme implacable.

Hâtons-nous, Monsieur, de refermer cette boîte de *Pastels* qui ne me dit rien de bon : Gertrude Hoffmann a tout à perdre à la fréquentation de Michel Fokine. Chacun chez soi, n'est-ce pas ? Laissons les *Sylphides* aux ballets russes et séparons — ce qui est facile — Chopin de Moretti. Je préfère attirer votre attention sur M. Tommy Wood, cet extraordinaire danseur en qui la mollesse se combine à la frénésie. Chacun de ses muscles est un musicien aux ordres du prestigieux chef d'orchestre Charles Laurent.

Venez maintenant ; laissons Saint-Antoine aux bras de Miss Florence. Cette scène me choque plus que je ne saurais dire. Elle met une ombre au tableau.

M. Charles Laurent ne conduit point le second acte de *Parisifal*, et le Moulin-Rouge ne ressemble nullement au Château de Perdicion. Il ne faut pas qu'une "rose d'enfer" se cache parmi les Filles-Fleurs de Gertrude Hoffmann.

Au fait, les Hoffmann Girls ne jouent-elles pas à leur manière la scène des Filles-Fleurs, de pair avec M. Dréan ?

— Le chanteur comique qui ressemble tant à Maurice Ravel ?

— Vous l'avez dit : ces artificieuses acrobates, ces nymphes agiles sont les Filles-Fleurs de Ravel.

ROLAND-MANUEL.

